

JOH. JAC. WALDSCHMIDT, MED. DOCT. ARCHIA-
tri Hass. & in Academia Marpurg. Med. Prof. Prim. Phys.
ordinar. Opera Medico practica, &c. Omnia ad mentem
Cartesij. Editio nova, prioribus auctior & emendatior. Fran-
cofurti ad Moenum. Sumptibus Friderici Knochii. 1707.
C'est-à-dire : *Les Oeuvres de Medecine pratique de Jean Jac-
ques Waldschmidt. Nouvelle Edition, corrigée & augmentée.*
Aux frais de Frederic Knochius. 1707. in 12. pagg. 1084.

Ces Oeuvres de M. Waldschmidt, sont, Premièrement, des
Institutions de Medecine, comprises en cinq Livres : le
premier est de la Physiologie : le second, de la Pathologie : le
troisième, de la Semiotique : le quatrième, de l'Ygiene : le cin-
quième, de la Therapeutique. Secondement, une Pratique de
Medecine enseignée par divers exemples. Troisièmement, des
Remarques particulieres concernant la Pratique de la Medeci-
ne. Quatrièmement, des Notes sur la Chirurgie Pratique de
Barbette. Cinquièmement, des Notes sur les Cas de Timée de
Guldenkle. Sixièmement, des disputes sur divers sujets de
Medecine. Septièmement, dix Lettres sur divers points de
Medecine & de Philosophie. Ces deux derniers articles, qui
sont annoncez dans le Titre, ne se trouvent néanmoins pas
icy.

Pour ce qui est des Institutions de Medecine, l'Auteur dans
le premier article, qui est de la Physiologie, traite d'abord de
l'origine, de l'objet, & de la fin de la Medecine. Cette Scien-
ce, dit-il, tire son origine de Dieu même, qui a établi divers
moyens pour guerir les maladies. Quelques-uns de ces moyens
ont été trouvez par hazard ; quelques autres se sont découverts
par le raisonnement ; & la connoissance de quelques autres est
dûe aux experiences qu'on a tentées. C'est ce qui est cause qu'on
dit

dit que la Medecine doit son accroissement au hazard , à la raison , & à l'experience.

Dans les premiers siècles du monde, dit notre Auteur, la Medecine ne rouloit que sur la diette & sur la Chirurgie , parce qu'alors les maladies internes ne s'étoient point encore fait connoître ; les alimens dont les hommes vivoient étant trop simples pour pouvoir alterer la santé : mais dans la suite , par le concours de plusieurs causes , dont les unes font venues de la terre , les autres des astres , & les autres de l'intemperance , le monde s'est trouvé inondé de maladies. Alors il a fallu chercher des remedes , pour corriger les désordres intérieurs du corps humain ; & on a joint à la Chirurgie un autre Art , qui est celui qu'on nomme proprement Medecine. Les Egyptiens furent les premiers qui s'appliquerent à découvrir cet Art salutaire , & Hermès Trismegiste y donna ses soins. Ensuite cette étude passa aux Grecs , des Grecs aux Romains , & des Romains à tous les autres Peuples , qui se virent bien-tôt partager en diverses sectes, soit pour la maniere d'expliquer les maladies , soit pour la maniere de les traiter. La premiere secte , comme on sçait , fut celle des Empiriques , laquelle commença chez les Egyptiens , & s'est perpétuée jusqu'à present , au grand dommage des autres Peuples , dit M. Waldschmidt , n'y ayant presque pas de coin de terre qui ne nourrisse quelque empirique , c'est-à-dire , quelqu'un de ces gens , qui sans connoître les maladies , prétendent sçavoir les guerir. La seconde secte , comme on sçait encore , fut la secte dogmatique ou rationnelle , dont Hippocrate & Galien doivent être regardez comme les principaux chefs , puisque c'est eux qui ont travaillé des premiers à reduire la Medecine en regles & en preceptes. Mais notre Auteur remarque , que comme Galien avoit la tête remplie d'une Philosophie fausse & imaginaire , les peines qu'il se donna pour reduire la Medecine en Art , n'eurent d'autre effet que de faire beaucoup de tort à la Medecine. La troisième secte fut la methodique , qui le voulant prendre trop haut , tomba bien-tôt. La quatrième , est celle qu'on appelle Spagyrique , Chymique , Hermetique , dont les disciples prennent le nom d'Adeptes , d'Enfans de l'Art , & d'Alchymistes , au rang desquels on

compte les disciples de Van-Helmont , de Tachenius , & tous ceux qui ne reconnoissent point d'autre Philosophie que celle du feu. La cinquième est la secte dogmatique & chymique, laquelle tient des principes des Dogmatiques & des principes des Chymistes; d'où on l'a appelée en Latin *Dogmatico-Hermetica*. La sixième, est la secte Dogmatique & Mechanique , laquelle doit son progrès à Descartes , à Gassendi , & à quelques autres Modernes. L'Auteur dit icy que la Philosophie de ces grands Hommes n'eut pas plutôt commencé à paroître; que ce fut comme un nouvel Astre qui apporta de nouvelles lumieres aux Medecins , & de nouvelles esperances aux Malades. C'est cette Philosophie, dit-il, qui a appris à expliquer les effets des maladies par leurs veritables causes , à exposer au jour ce qu'il y a de plus obscur, à expliquer l'économie animale par le mouvement & la figure des parties , à n'admettre pour vray que ce que l'on conçoit clairement & distinctement par les principes mechaniques ; & enfin à rendre des raisons claires & sensibles de la vertu & de l'action des remedes. Ce que notre Auteur dit icy en passant , il essaye de le prouver au long dans la suite de sa Physiologie , & dans la cinquième partie de ses Institutions, en traitant de la Therapeutique , c'est-à-dire, de la maniere de guerir les maladies. M. Waldschmidt examine icy, si la Medecine est un Art ou une Science, après quoy il vient à l'objet de la Medecine. L'objet de la Medecine, dit-il, c'est la *statue humaine* vivante, dont la vie & la santé consistent dans la structure merveilleuse de toutes ses parties. Il compare icy cette structure à celle d'une horloge , & il s'étonne que certains Philosophes ne veuillent pas souffrir , que l'on compare le corps de l'homme à une machine automate, sous prétexte qu'une horloge est une machine inanimée , au lieu que le corps de l'homme est animé. Il répond, qu'encore que le corps humain soit animé, les fonctions de ce corps ne se font que par des moyens materiels ; sçavoir, le mouvement, la figure, &c. Il y a dans l'homme, dit-il, deux sortes de principes ; l'un, une substance qui pense ; & l'autre, une substance étendue. La vie & l'action de la substance qui pense , consiste dans la pensée ; mais la vie & l'action de la substance étendue, consiste dans l'étendue mê-

me ; c'est-à-dire, dans l'étendue modifiée d'une certaine façon, en sorte que de cette étendue ainsi modifiée dépend la distribution du suc nourricier, & toutes les opérations qui conviennent au corps vivant. M. Walschmidt fait là-dessus les réflexions que les Cartesiens ont coutume de faire ; puis il considère quelle est la fin de la Médecine, & fait ensuite la division ordinaire de cette Science, en cinq Parties, qui sont la Physiologie, la Pathologie, la Semiotique, l'Hygiène, & la Thérapeutique ; quoy qu'à la vérité, comme il l'avoue luy-même, on puisse, avec Etmüller, rapporter une partie de la Semiotique à la Pathologie, & l'autre à la Thérapeutique. L'Auteur donne icy les définitions de toutes ces parties de la Médecine ; puis il traite des Elémens, où il expose la Doctrine de Descartes sur cette matière, comme la seule qui soit vraie : il rejette les Elémens d'Aristote ; il n'approuve pas plus ceux des Chymistes ; mais il ne peut souffrir l'opinion de Van-Helmont, qui n'admet que l'eau pour tout élément.

Ceux qui disent que les acides & les alcalis sont les principes actifs de tous les corps, & qui prétendent expliquer par là les causes des maladies, luy paroissent fort éloignés de la vérité. Premièrement, dit-il, ces sels ne se rencontrent pas dans toutes les fermentations : & en second lieu, si on les examine bien, on verra que ce ne sont que des parties du troisième élément, différentes seulement des autres par leur figure, mais tenant comme les autres tout leur mouvement de la matière subtile : les sels acides passent pour de petits corps longs, faits comme des espèces de couteaux : les alcalis, sont de petits corps moins aigus, mais fort poreux, en sorte que quand, à la faveur de quelque fluide qui les porte, ils viennent à rencontrer les acides ; alors les acides entrant dans les pores des alcalis, font cette fermentation qu'on remarque dans le mélange de ces deux sortes de sels. Mais l'Auteur observe, après plusieurs autres Modernes, que cela ne prouve point que toutes les fois qu'il se fait une effervescence, cette effervescence soit l'effet des acides & des alcalis, puis qu'on voit le contraire dans la chaleur, qui s'excite par le moyen de la chaux vive & de l'eau mêlées ensemble.

M. Waldschmidt, pour donner une notion générale des acides & des alcalis, dit qu'il y en a de fixes & de volatils, de manifestes & de cachés. Que, par exemple, dans l'or, il y a, selon Etmuller, un acide fixe, & qu'il y en a un volatil dans le bois de chesne, & dans notre estomach. Que dans le vinaigre il y a un acide manifeste, & que dans le sucre il y en a un caché. Que dans le sel d'absynthe, c'est un alcali fixe; & que dans la corne de cerf, c'est un alcali volatil. Que dans le sel de tartre, l'alcali est sensible; & que dans les yeux d'écrevisses, c'est un alcali caché & envelopé. Il n'oublie pas de remarquer que ces sels sont tellement mêlez ensemble, qu'il est bien difficile de trouver l'un sans l'autre, si ce n'est peut-être dans l'esprit de sel ammoniac, où l'alcali se trouve plus pur. Le mélange différent de ces sortes de sels, donne au sang différentes qualitez, & ce mélange a été connu à Hippocrate, qui dit que dans notre sang, il y a des particules acides; qu'il y en a d'amères, de salées, &c.

L'Auteur, après ces préliminaires, examine ce que c'est que le chyle & le sang. Il commence par expliquer, selon les principes de M. Descartes, le sentiment de la faim, qui oblige l'homme à chercher des alimens; puis il examine ce qui se passe dans la bouche & dans l'estomach, par le moyen de la salive & des alimens mêlez ensemble: ensuite il recherche la cause de la digestion; c'est-à-dire, du changement de la nourriture en chyle. La principale cause, selon luy, est la matière subtile. Il admet les levains, pour expliquer cette digestion, & il ne croit pas qu'elle se fasse par le seul broyement des alimens. Après avoir expliqué comment se fait le chyle, il examine le sang, & la circulation qui s'en fait par tout le corps. Il croit, avec M. Descartes, que dans le ventricule du cœur, il y a un ferment particulier, qui obligeant le sang à se rarefier, l'oblige à sortir du cœur avec violence, & à se répandre ainsi dans toutes les parties du corps, où il se purifie par différens cribles qu'il y trouve. Les poumons, par exemple, le dégagent de ses parties fuligineuses; les reins le purgent de ce qu'il contient de lixivioux; les glandes subcutanées luy ôtent ses particules salines; le foye, les particules huileuses; la rate, les particules acides.

Mais

Mais comment se fait cette séparation ? L'Auteur prétend , avec plusieurs Philosophes, que c'est la différente configuration des pores qui fait tout en cette occasion : c'est-à-dire, que selon que les pores sont figurez , ils donnent ou refusent l'entrée aux particules qui se présentent : de cette maniere les reins filtrent l'urine , parce que les reins sont un crible dont les ouvertures sont de la même figure que les particules de l'urine ; le foye filtre la bile par la même raison , & ainsi des autres visceres.

M. Waldschmidt demande icy d'où vient la couleur rouge du sang ? Il répond que cette couleur vient du sel & du souphre , & il le prouve en ce que le sang n'est jamais plus incarnat, que lors qu'il participe plus du sel & du souphre : il ajoute , que si on fait bouillir du lait avec du sel volatil de tartre , le lait devient rouge. L'Auteur dans tout ce qu'il dit du sang , n'a recours ni à la chaleur innée , ni à l'humide radical : il dit pour raison , que c'est qu'il ne croit point que cette chaleur innée & cet humide radical soient quelque chose de réel.

M. Waldschmidt examine icy ce que c'est que les esprits ; il prétend que les esprits ne sont que la partie la plus subtile du sang : il distingue les esprits en animaux , & en vitaux ; les esprits vitaux sont moins subtils ; ils servent à entretenir la vie & la chaleur : les esprits animaux sont plus fins , & ils servent , selon luy , aux mouvemens & aux sensations. L'Auteur à ce sujet parle des cinq sens , & il explique ce que c'est ; puis il vient à la division generale des parties, en solides & en fluides, en similaires & en organiques , &c. Après quoi il parle des temperamens , & de la maniere dont le corps se nourrit & prend son accroissement. Il finit par là sa Physiologie.

La Pathologie vient ensuite ; il y expose les causes & les différences des maladies, & leurs symptomes : à l'occasion des causes , il parle des qualitez de l'air & des alimens, du bien & du mal que peuvent faire le sommeil & la veille, l'exercice & le repos, les passions de l'ame , &c. Il parle de la Plethore, il parle des vices du sang , & de tout ce qui appartient à la Pathologie.

À la Pathologie succede la Semiotique, où l'Auteur expose en abrégé les signes des maladies, puis il vient à l'Ygiene , où il enseigne en peu de mots ce qu'il faut faire pour la conservation

de la santé ; & il finit son Institution par la Therapeutique , où il donne les premieres notions qu'on doit avoir sur l'art de guerir les maladies ; il y explique même jusqu'au nom des drogues , & aux doses des medicamens. On y voit ce que c'est que le grain , la dragme , le scrupule , &c. Il y explique les marques dont les Medecins se servent dans leurs ordonnances , &c. Il définit ce que c'est que les differentes formules des medicamens ; ce qu'il faut entendre , par exemple , par électuaire , par élixir , par épithème , par fécule , par trochisques , par teintures , &c. Il définit encore les operations de Pharmacie : ce que c'est , par exemple , que *amalgamer* , *cobober* , *sublimier* , &c. Il rapporte les noms des instrumens & des fourneaux necessaires pour les operations de Pharmacie ; en sorte que ce Traité peut être fort utile à ceux qui se destinent à l'étude de la Medecine ; ils y prendront les premieres teintures de cet Art , & pourront ensuite avec plus de facilité entendre les Auteurs qui en traitent à fond.

Après les Institutions de M. Waldschmidt , on trouve icy ses Notes sur le traitement de diverses maladies , où il suit l'ordre que Timée de Guldenklée a observé dans sa Medecine Pratique ; c'est-à-dire , qu'il commence par les maladies de la tête , qu'il continue par celles de la poitrine , & par celles du bas ventre , & qu'il finit par celles qui attaquent indifferemment toutes les parties du corps. Nous ne sçaurions donner des exemples de tous ces articles , nous nous contenterons de rapporter ce que dit l'Auteur sur un Enfant attaqué de la petite verole. Voicy le cas , comme il le propose : Un Enfant de six ans se plaint d'une douleur de tête ; ses yeux sont larmoyans , le pouls est prompt , le corps est plein de chaleur , la soif est grande , la toux presse ; Quand on luy demande où il sent du mal ? il répond que c'est au dos : au reste , il éternue souvent ; & dès à présent , qui est le troisiéme jour de sa maladie , il a le corps rempli de rougeurs qui ressemblent à des morsures de puces. Voila le cas ; voicy la resolution. La douleur du dos , l'humidité des yeux , l'extrême soif , & tous les autres accidens qu'on vient de rapporter , sont des signes de petite verole. La petite verole a deux causes , l'une essentielle , & l'autre occasionnelle. La cause ma-

terielle de la petite verole , dit notre Auteur , est une partie du lait que l'enfant a succé dans le ventre même de sa mere , en sorte que ce lait s'est arrêté dans quelque vaisseau obstrué , & y a contracté de la malignité : la cause occasionnelle est tout ce qui est capable de réveiller ce lait corrompu , de le faire sortir de l'endroit où il est caché , & de le mêler dans la masse du sang : car si-tôt qu'il y est mêlé , les parties chyleuses du sang se separent les unes des autres , & deviennent acres , de douces qu'elles étoient ; en sorte qu'étant poussées à la superficie du corps , elles rongent les extrémités des vaisseaux sanguins , puis déchirant les fibres cutanées , produisent des pustules. Cette maladie est tres dangereuse , car quelquefois elle se tourne en pleuresie , & quelquefois le sang venant à s'arrêter dans les organes de la respiration , cause une suffocation qui tue subitement. Outre cela , il arrive quelquefois que lors que la fièvre est passée , & que le malade paroît hors de danger , il survient une nouvelle fièvre qui l'emporte.

Pour ce qui regarde le traitement de cette maladie , le premier soin du Medecin , lors qu'elle ne paroît pas encore , est de bien examiner les signes qui ont coutume de l'annoncer. Les principaux sont , la douleur du dos , les éternumens , les yeux larmoyans , & la toux. Cette maladie a beaucoup de rapport avec les fièvres lymphatiques. Aussi l'on remarque , que lors que dans la petite verole , le malade crache beaucoup , il guerit infailliblement. Quand le Medecin s'est assuré que la maladie , pour laquelle on l'a appelé , est la petite verole , il doit employer ses soins pour garantir les yeux , la gorge , & les intestins : il doit bien se garder , avant le cinq ou sixième jour , de donner des sudorifiques , ni aucun medicament qui pousse trop. Et après le neuvième jour , il peut donner des remedes salins , febrifuges , à cause de la nouvelle fièvre qui a coutume de survenir alors. Cette maladie demande tant de prudence de la part des Medecins , dit notre Auteur , qu'il y en a tres peu qui s'y prennent comme il faut : Timée de Guldenklée , ajoute-t-il , a prescrit dans sa Pratique les meilleurs remedes pour la guerir ; & on peut suivre sa methode avec sureté , surtout dans ce qui regarde le regime de vivre. Ceux qui dans un

âge avancé ont la petite verole, meurent la plupart en phrénésie : c'est pourquoy à ces sortes de malades, loin d'augmenter la chaleur du sang, il faut plutôt la moderer.

Après ces réflexions, l'Auteur prescrit les remèdes nécessaires pour l'Enfant dont nous venons de parler. Ensuite, il fait des observations générales, qu'il n'est pas inutile de rapporter icy. 1°. Le neuvième jour de la petite verole, il faut donner de la teinture de Besoard : elle résiste à la fièvre, qui a coutume de survenir le onzième jour, & dont plusieurs meurent.

2°. Quand la petite verole prend dans l'un des six derniers mois de l'année, elle ne laisse jamais de trous sur la peau.

3°. Plus l'enflure du visage & des mains persévère, & plus le signe est favorable : mais si cette enflure vient à se dissiper promptement, & que le malade cesse de cracher, il ne faut attendre que la mort.

4°. Si le malade urine du sang, ou qu'il y ait suppression d'urine, la mort n'est pas moins assurée.

5°. Dans les commencemens de la petite verole, le grand remède est de s'abstenir d'en faire jusqu'au quatrième jour, se contentant seulement de tenir le malade dans une chambre chaude, & dans un lit bien clos.

Pour ce qui est des Remarques que M. Waldschmidt nous donne icy sous le titre de *Monita Medico-Practica*, ce sont des maximes courtes, en forme de sentences ou d'aphorismes, lesquelles contiennent bien des choses importantes pour le traitement des maladies. Nous en rapporterons un Exemple sur la pleuresie.

Si le sang qu'on tire dans la pleuresie se fige d'abord dans les palettes, c'est une marque que la saignée doit être répétée : mais en la répétant, il faut tirer peu de sang chaque fois.

Quand la pleuresie est maligne, le plus sûr est de ne point saigner, quoy que quelquefois, dit-il, on soit contraint d'accorder quelque chose à la coutume.

Purger un pleuretique, c'est le mettre en danger de mort.

Luy donner à boire froid, c'est encore le jeter dans le peril.

Les sudorifiques doux sont capables, sans le secours d'aucun autre

autre remede , de guerir entierement la pleuresie. Le Diaphoretique mineral , par exemple , peut suffire tout seul. Nous remarquerons que ce que dit icy notre Auteur , est conforme au sentiment des meilleurs Praticiens : on peut voir là-dessus l'Extrait que nous avons donné des Oeuvres de M. de Mayerne , dans le xxii. Journal de 1702. on y verra qu'un pleuretique , pour avoir pris seulement dix grains de Diaphoretique mineral fait selon la préparation D. Hartman , cracha dès le lendemain plusieurs livres de pus.

Les Remedes où entre l'opium , peuvent être dangereux dans la pleuresie , & il ne faut pas s'y fier.

L'operation de l'empyeme est fort vantée pour tirer le pus de la poitrine : mais qui est-ce , dit M. Waldschmidt , qui oseroit tenter une operation si douteuse ?

Celuy qui sçait guerir l'inflammation qui est à une partie , sçait guerir toutes les autres.

Voilà ce que notre Auteur remarque sur la pleuresie. Pour ce qui est des Notes de l'Auteur sur la Chirurgie de Barbette , elles ne regardent pas seulement la Theorie , mais on y trouve encore diverses formules de remedes , pour guerir les maladies qui sont du ressort de la Chirurgie.